

## **Cécile Durant**

Née en 1985 en Bourgogne, Cécile Durant était une créatrice polyvalente : après avoir exploré différentes voies, elle s'était mise à faire pousser des légumes dans son jardin comme des livres dans la maison où elle était éditrice, Kelach Éditions, ou encore à faire germer des mots chez ses élèves de français, et des pas chez ses apprentis en danse. Elle aimait également parcourir les forêts aussi bien que les mondes qu'elle avait inventés, dans des poèmes, nouvelles et romans.

Au crépuscule de l'Effondrement, elle construisait avec son compagnon et leur fille une maison écologique dans une communauté auto-suffisante, avec sa famille de cœur, composée de joyeux danseurs, écrivains, rêveurs et joueurs de toutes sortes.

À l'aube du grand événement, elle était partie à la recherche de nouveaux sentiers inexplorés et des clefs de nouveaux mondes.

# OBSCUR – CLAIR

*par Cécile Durant*

*À Marie et Servanne*

*Nous pensions notre enfer familial préférable à un paradis inconnu.*

Une phrase à graver sur le fronton de l'hôtel de ville, s'il existait encore. Si l'épuisement des ressources naturelles et l'effondrement planétaire n'étaient jamais advenus.

Il est un peu tard pour les belles phrases. Ce siècle était celui de la dictature de l'image, pas des mots.

Des trombes d'eau. Un rideau de pluie morne et gris. Tant mieux. Cela m'évite de voir les immeubles. Façades carbone, fenêtres éteintes, portes défoncées, fantômes de béton qu'on ne peut plus effacer. Témoins d'une époque obsolète, pieds de nez à notre obstination. Le progrès, la technologie et la croissance, maîtres mots de générations avides de rêves, ne sont plus que des ruines sur lesquelles nous devons tout réinventer.

Cette ville que tant de gens ont fuie, j'y suis restée, je l'ai choisie.

Je remonte mon col, enjambe le caniveau et pose le pied sur le goudron englouti sous des paquets de flotte. Et merde... L'eau se répand illico dans ma bottine, par le trou que cet incapable de cordonnier a prétendu ne pas pouvoir colmater. Fainéant, oui !

Je respire un grand coup. La colère me rend injuste. Ce type doit être débordé de travail. Ceux qui savent encore faire

quelque chose de leurs dix doigts et réparer les objets les plus essentiels de la vie courante appartiennent à une espèce qui a frôlé l'extinction en début de siècle. « Jetez ! Achetez ! », qu'ils disaient. Comme si le ventre de la Terre allait cracher tous ses trésors *ad vitam æternam*.

Eh bien, la pénurie est arrivée beaucoup plus vite que la population ne le croyait – ou avait bien voulu le croire. Avec ses milliards de morts. Oh, pas seulement ceux des pays "sous-développés" qui crevaient déjà par milliers et dont nous n'avions rien à foutre. Non, aucun continent n'a été épargné. Plus d'avions pour faire voler les bananes, plus de camions pour amener la bouffe de Pétaouchnok, nous nous sommes rendu compte que nous étions tous dépendants les uns des autres, riches comme pauvres. Nous avons sombré ensemble. Égaux dans la défaite.

Les mégapoles ont agonisé les premières. Elles se sont dépeuplées en quelques jours, pour ne garder que quelques lunatiques sans espoir de trouver une herbe plus verte chez le voisin. Tout cela, nous avons pu en voir les prémices sur nos écrans avant qu'ils ne deviennent eux aussi des poids morts, muets et gris, comme toute cette putain de ville.

***Je ne suis pas une putain, je ne suis pas morte, et surtout, je ne suis pas muette.***

*Toi, ce n'est pas le moment ! Allez, dégage de ma tête.*

Mais à quoi bon ruminer toujours les mêmes griefs, ma pauvre fille ? T'as un pied sec et un pied trempé, et alors ? Au moins, t'as tes deux pieds. Charlie, lui, tu ne sais même pas s'il...

Je ravale mon *Lacrimosa* et accélère le pas. Pour une fois que j'ai une piste – une vraie, pas le mauvais tuyau d'un ex-collègue qui me prend en pitié comme un chien égaré, ou l'énième escroquerie d'un pauvre gamin qui n'a rien à se mettre sous la dent. Après tout, je les avais lus, les messages d'alerte

des rapporteurs de tous bords, NASA, US Army, ONU, politiques, chercheurs et *tutti quanti*. Ai-je bougé mon cul pour autant ? J'ai fait l'autruche, la tête enfouie dans ma petite vie de flic. Je n'ai plus qu'à en assumer les conséquences. Mais Charlie, lui... il n'avait rien demandé.

J'ai une boule dans la gorge. Une douleur quand j'avale. Je rassemble mes forces. Il le faut ! Sinon, cette maudite chose va encore s'échapper de mon cœur, se répandre comme un gel paralysant dans ma poitrine, jusqu'à infiltrer mes poumons et me faire suffoquer... Non. Finies, les crises d'angoisse. Il n'est pas mort. Je vais le retrouver.

Le petit bout de papier détrempé que j'ai trouvé hier soir dans ma boîte aux lettres portait l'écriture de Servan. Un indice sur l'endroit où serait Charlie. Des villes abandonnées, j'en ai fouillé des dizaines dans un rayon de cent kilomètres. À pied. Ça m'a pris des mois. Celle-là est à peine plus loin. Si Charlie y est, ce serait vraiment un sacré coup de pute du destin.

Il y est. J'ai confiance en mon ancien partenaire.

Un choc dans le flanc m'arrête. Absorbée par mes pensées, la tête inclinée pour ne pas me prendre l'averse en pleine face, je n'ai pas regardé devant moi et je me suis pris un rétroviseur. Bravo ma grande ! J'injurie l'épave qui borde la rue. Rouillée, désossée de ses roues et sièges. La ville n'est plus qu'une vaste déchetterie à ciel ouvert. Ses anciens habitants ont laissé tout ce qui ne pouvait fonctionner sans pétrole ni électricité, avant de s'enfuir à la recherche d'un lopin de terre pour y faire pousser trois légumes et espérer passer l'hiver.

***Parfois, dans les poubelles, on trouve...***

*Tais-toi.*

Mais qu'est-ce que je fous encore là, moi ! Allez, ressaisis-toi, Marie ! Tu sais pourquoi tu n'es pas partie. Tu sais que c'est ici, dans cette foutue Nécropolis, où plus aucune lumière ne brille, où les rares survivants cultivent quelques patates dans les

jardins publics et boivent l'eau de pluie acide, que tu retrouveras ton fils. Où, ailleurs que dans cette foutue Nécropolis, où plus aucune lumière ne brille, où les rares survivants cultivent quelques patates dans les jardins publics et boivent l'eau de pluie acide, retrouverais-tu ton fils ?

***Je t'y aiderai.***

*Tu m'y aideras ?*

\*\*\*

Marie, attends-moi, merde ! C'est quand même moi qui t'ai refilé l'info, non ?

Peut-être pense-t-elle que c'était pour me faire pardonner de l'avoir envoyée sur les roses. Les derniers mots qu'elle m'avait sèchement adressés rebondissent encore dans ma tête :

*– Servan, si tu comptes attendre que tout finisse de s'écrouler, c'est ton affaire ! J'ai été si veule de laisser partir mon mari sans réagir... Ce temps-là est terminé. Il doit y avoir autre chose. Il faut qu'il y ait autre chose. Je vais le trouver. Alors, fous-moi la paix et va cuver !*

Ce que j'ai fait, après lui avoir répliqué :

*– Tu peux passer tes nerfs sur moi, si ça te chante, mais ce n'est pas ma faute si tu as perdu ton gamin dans l'effondrement et laissé partir ton con de mari...*

J'ai pris son poing dans la gueule.

Marie tourne sur l'Avenue du Parc. Dire qu'autrefois c'était l'une des plus belles artères du centre. Les immeubles de standing et les boutiques de luxe ont maintenant cédé la place à une enfilade de trous béants, par lesquels on peut voir bijoux,

parfums et chaussures à talon joncher les sols. Vanités sans valeur marchande de nos jours. Nouveau royaume des rats, punaises et toiles d'araignée.

### *Je suis devenue étrangère à moi-même.*

La voix me fait sursauter. L'espace d'une seconde, j'ai cru que quelqu'un venait de me parler, tout près de mon oreille. Je réalise que ça vient de l'intérieur et de l'extérieur à la fois. Comme si la voix avait résonné dans mon crâne, tout en émanant des portes défoncées, en coulant des buildings enduits de saleté, en se faufilant à travers les trottoirs fissurés...

Mes poils se hérissent, des sueurs froides ruissellent dans mon dos, mes doigts se crispent sur ma crosse. Servan, calme-toi. C'est juste cette ville qui te rend maboule.

### *Nous sommes tous devenus étrangers.*

Je pousse un hoquet de surprise. Pas la peine d'être sobre si c'est pour continuer à entendre des voix.

Chiottes ! Avec toutes ces conneries, Marie a failli me distancer.

J'accélère à mon tour. N'espère pas me semer, ma jolie, je ne te laisserai pas aller seule dans le Quartier ! Le Quartier, purée... À cette pensée, je palpe le flingue sous ma veste pour me tranquilliser. Où que je pose mes yeux, je ne vois que du néant. Tout est corrompu, oxydé. Avant de fuir, les habitants ont tout saccagé pour s'emparer de ce qui pouvait être utile.

### *Ne m'enterre pas trop vite...*

Marie coupe par l'ancien square des Halles, où quelques doux rêveurs tentent encore de faire pousser des arbres dans une terre quasi stérile, imbibée de produits merdiques.

Mais Marie, attends-moi, bon sang ! Nous étions la meilleure paire de poulets de tout le district Nord, tu te

souviens ? L'unique moteur de mon courage, de mon envie de rendre le monde meilleur, c'était toi.

Et puis il y a eu ce fameux soir. Un de ces soirs maudits où tout vous paraît dérisoire, parce que, un peu plus tôt dans la journée, vous avez passé les menottes à une femme hagarde qui a étranglé ses trois gosses. Elle n'avait plus de quoi les nourrir... Nous étions dans la voiture. Mortellement muets. Même la bouteille de Jack descendue n'avait pu renouer le fil de notre complicité. Marie avait les doigts crispés sur le volant, ses yeux verts perdus dans ses propres deuils, je suppose. J'ai posé ma main sur sa cuisse. J'avais bu et la journée avait été difficile, mais j'avais surtout envie qu'elle ressente tout ce que je gardais scellé en moi depuis tant d'années, qu'elle sache que moi, j'étais là, que je ne la laisserais pas tomber comme le père de son enfant. Grave erreur. Marie a ôté ma main sans brusquerie, le regard vide, pour la reposer sur le siège.

Depuis, je m'interroge sur son geste chaque matin. Pensait-elle à son propre gosse ? Était-ce trop tôt pour nous ? Ou bien trop tard ? Était-ce sa façon de sauver notre relation ?

Quoi qu'il en soit, après ce soir-là, nos rapports ont changé. Des silences entre nous. Quelque chose de tronqué. Un truc vicié comme l'air de cette putain de ville fantôme.

\*\*\*

*– Partons d'ici, Marie, je t'en supplie ! crie mon mari. Cette ville nous bouffe, elle ne nous laissera que la peau sur les os !*

*– Et Charlie ! Tu veux l'abandonner à cet enfer ?*

*– Mais Marie, ouvre les yeux ! Il est mort, Charlie ! Et tu vas crever aussi si tu ne te réveilles pas !*

*Je le gifle. Il lève la main et s'arrête. Ramasse sa valise et dévale les escaliers de l'immeuble.*

*Des larmes silencieuses coulent sur mes joues. Mon corps se tend pour le rejoindre, mais ma volonté le brise dans son élan. Charlie va revenir ici.*

Je me force à sortir de ma prison mentale. Me repasser en boucle ces souvenirs ne m'aide en rien, d'autant que le Quartier se profile au coin de la rue.

Je devine Servan derrière moi, son .45 en main. Ce quartier a toujours attisé sa nervosité. Il faut dire que c'est le seul secteur où il reste des choses à voler. Alors les petites frappes nous chapardent les quelques légumes qu'on arrive à faire pousser. La belle affaire !

Les optimistes prêchaient des siècles de capitalisme florissant, même si les catastrophes se multipliaient comme des lapins sous nos yeux et sur nos beaux écrans, tandis que les plus pessimistes craignaient un effondrement synonyme de jungle.

Rien de tout ça n'est arrivé. Tout s'est très vite cassé la gueule, les gens sont morts par milliards, mais ils ne se sont pas comportés comme des loups. Les prédateurs avaient déjà sévi.

***Tu veux dire... Ceux qui m'avaient défigurée ?***

*Entre autres...*

Il y a eu la famine, la solidarité aussi. De toute façon, pour survivre, c'était la seule solution. L'Homme, seul, ne peut rien. Belle leçon de vie ! Trop cher payée.

Nous avons compris que nos vieilles villes ne sont pas que des squelettes de verre et d'acier. Elles gardent la trace, la mémoire et les âmes de ceux qui y ont vécu. Une ville, ça ne meurt jamais tout à fait. Il y a quelque chose à faire renaître sur des fondations solides.

***Tu crois ?***

Notre Quartier en est la preuve. Nous en lavons la grisaille à la sueur de nos fronts.



Perdue dans le dédale de mes pensées, j'arrive au Jardin des Plantes, reconverti en gigantesque potager. Chaque centimètre de terre y est nourri de nos déchets vivants. Pommes de terre, courges, maïs, pois, oignons, betteraves, choux poussent derrière une clôture à l'abri des poules qui vaquent dans le reste du parc. Dans les mares, lentilles, poissons et algues se développent bien. Les pommiers sont encore chétifs, les fraisiers et framboisiers produisent. D'ailleurs, c'est bientôt le moment de préparer les conserves. Conserver, c'est le maître mot. Aujourd'hui, plus rien ne se perd, tout est devenu précieux.

Je salue la dizaine de personnes avec qui je travaille là. Le calme règne. Je repense à la cacophonie qui habitait ces lieux quand j'y emmenais mon fils jouer au ballon les dimanches. Les rires des enfants, les klaxons et moteurs des voitures, les marteaux-piqueurs et décollages des avions. Tout ça me manque. Tout ce bruit, c'était l'enfer, mais c'était mon enfer, avec mon enfant. Sans eux, je ne parviens pas à apprécier la musicalité des chants d'oiseaux qui se promènent entre nos rangs d'oignons.

*J'ai perdu ma voix... J'ai perdu mon identité...*

*On est en train de t'en redonner une...*

Quand j'ai choisi de rester, j'ai décidé de ne pas attendre que Charlie réapparaisse sans rien faire. J'allais participer à reconstruire cette foutue cité. J'avais besoin de donner un sens à ma vie.

*Un sens à une ville.*

Je pousse la porte du musée. J'entends les semelles de Servan accélérer sur le gravier.

– Marie, attends !

Je me retourne. Il a bien son flingue à la main. La ville l'a rendu parano.

***Et qu'ai-je fait de toi, Marie ?***

*Moi... J'ai vu chacun de mes proches se transformer dans ta nouvelle matrice. Ton ventre agonisant a expulsé, dans ses premières contractions, les chanceux et les trouillards – à moins que ce ne fût les lucides – et fait renaître des égoïstes indolents en talentueux jardiniers. Mais pour ce qui est de Servan...*

***... le processus semble inachevé.***

– Quoi ? Ça ne t'amusait plus de me filer ?

Il noie son regard dans le plancher.

– Tu veux ranger ça, s'il te plaît ? Tu es ridicule.

Je me mords la lèvre. Pourquoi lui ai-je encore balancé une saloperie dans les dents ? De colère contre lui de m'aimer comme mon mari n'a pas su le faire ? De rage contre moi de ne pas me laisser aller à mes sentiments pour lui ? Où est le mal, Marie ? Tu n'as pas droit à un peu de bonheur avant d'avoir retrouvé ton fils ?

– Autant que le jour où je t'ai sortie des mains de ce salaud ? rétorque-t-il.

– Tu exagères ! J'aurais très bien pu m'en sortir seule. OK, Chen est un fouteur de merde, mais je sais comment le prendre.

– Et les pillards ?

– Pas vus depuis des mois. Servan, si tu voulais bien arrêter de jouer au flic, tu réaliserais qu'on construit quelque chose de concret ici.

– Tu parles...

– Oui, je parle, et j'agis. Et toi, tu fais quoi, à part boire et courir après de pauvres gosses faméliques ?

– Tu es injuste, Marie, tu sais que je suis sobre depuis...

– Alors, tu m'accompagnes ou quoi ?

Il me contemple de ses grands yeux abasourdis. Mon ton brusque l'a surpris. Auparavant, je l'écoutais. C'était une autre époque, et j'étais une autre femme.

Il range son jouet et me suit à l'étage. Ici résident la plupart des membres de la communauté. À part nous, il ne reste plus dans la cité que quelques individus isolés qui marchandent des provisions contre des coups de main ou bouts de ferraille. Entre deux patrouilles, Servan arpente la ville et farfouille dans les décombres jusqu'à la moindre vis.

– Qu'est-ce que tu fous ici, Marie ? Je n'ai jamais mentionné le Quartier sur mon papelard.

– Non, mais je vais récupérer quelques-unes de mes affaires ici, je n'en ai quasi plus chez moi. Au lieu de moisir au fond d'un de mes tiroirs, elles servent ici, en libre partage.

Dans l'ancienne galerie de l'évolution, je prends une couverture extra-légère, un canif et une lampe à dynamo. Notre ville 2.0 est devenue un drôle de pays de cocagne, entre disette et abondance.

– Alors, tu as entendu parler de Charlie ? questionnai-je.

– Pas tout à fait. Mais j'ai croisé Lisa Delacale dans la banlieue sud hier. Tu te souviens de sa sœur qui habitait à... ?

– Oui, l'interromps-je, impatiente.

– Lisa m'a dit que, juste avant l'Effondrement, sa sœur s'était mise à participer à la transition énergétique de sa ville.

– La quoi ?

– La transition. Pour vivre sans électricité ni produits pétrochimiques. Apparemment, partout dans le monde, il y avait des villes qui allaient dans ce sens, des années avant l'Effondrement. Et alors qu'elle me parlait de celle de sa sœur

qu'elle finirait peut-être par rejoindre, d'un coup je me suis souvenu : Charlie avait un ami là-bas, n'est-ce pas ?

– Oui... Greg...

– Charlie est un garçon intelligent. Il aura essayé d'y aller.

Quoi ? Un coup de chaud me monte instantanément à la tête.

– Attends, c'est ça ton indice, Servan ? Tu te fous de ma gueule ou quoi ? Tu me griffonnes sur un bout de papier un nom de putain de ville paradisiaque où mon fils aurait voulu faire du tourisme ?

Tous mes espoirs s'effondrent aussi brutalement que cette cité. Je serre le poing et le balance en direction du mur. Il attrape mon bras et me le plie en deux dans le dos.

– Merde, Marie ! T'es vraiment devenue cinglée ! Tu écoutes, un peu ?

Alors que je tente de me débattre, Servan me dit d'une voix ferme qu'il n'y a que deux options : soit Charlie a été écrasé par la foule en fuite ou tué par un désespéré, soit il est dans l'une de ces cités.

– C'est le premier endroit où chercher, conclut Servan. Allez, Marie, ressaisis-toi. On a toute cette foutue ville à traverser.

\*\*\*

Marie veut couper par la zone sinistrée pour gagner du temps. J'essaie de l'en dissuader en lui rafraîchissant la mémoire à grand renfort de fuites chimiques et de déchets radioactifs, elle

me rétorque que j'aurais dû militer contre les usines quand notre espérance de vie carillonnait encore dans les quatre-vingts ans.

Parce qu'elle compte mourir avant ? Coup de poing dans le cœur. Je ne le permettrai pas. Je durcis le ton :

– Fais ta fausse pessimiste, ma belle. J'achète pas. Moi, j'ai bien l'intention de te pourrir la vie jusqu'à tes cent ans.

Son regard vrille. Promesse qui la désarme. J'ai appris une chose durant l'Effondrement : c'est dans le dénuement que nos inclinaisons deviennent des passions.

***L'avenir est-il plus beau, aujourd'hui ?***

*Oh... Ta gueule.*

***M'as-tu entendue gémir dans la souillure et le gris de mes murs salis par vos envies ?***

*Je... je ne sais pas.*

***M'as-tu écoutée agoniser dans le silence étouffé des sycomores moirés de vos impuretés ?***

*Tais-toi...*

***Qu'est-ce que tu entends, maintenant, Servan ?***

*J'entends... j'entends le vent...*

***Vas-y...***

*Le vent, qui souffle enfin, libéré des hurlements de nos instruments.*

***Et puis ?***

*J'aime cette femme.*

***Tu commences à comprendre.***

*Tu te fais poétesse, maintenant...*

On en avait besoin, des rêveurs, pour poser de nouvelles images sur nos incertitudes. Ils ont été balayés comme des fétus de paille dans l'ouragan de l'Effondrement. Mais le rêve continue. Marie l'a compris. Je commence à le réaliser aussi.

Nous suivons la vieille ligne du tram de banlieue, rendue aux mauvaises herbes. Entre les fleurs de béton éclatées, quelques brins d'herbe s'agitent sous la brise. La vie trouve toujours son chemin.

Maxime d'une banalité effarante, qui pourtant ce soir me donne à boire quelques gouttes d'espoir... Merde, c'est moi qui me fais poète maintenant. J'éclate de rire.

Oh purée, que c'est bon... J'avais oublié. Marie suspend son pas et me regarde comme si j'étais fou à lier. Comme si rire dans la ville était indécent. Ses yeux expressifs brillent dans ce désert métallique, où les rails et les stations dressent leurs souvenirs sans voix ni couleurs. Tout ceci est tellement absurde... Elle est tellement belle... Je ris de plus en plus fort.

– Ça y est ? T'as définitivement pété les plombs ?

– Excuse... Je parlais à... Tu vas me prendre pour un malade, mais...

– Je sais.

Elle hoche la tête, sourit, avant de reprendre la route. Son pas semble plus léger. Et moi je suis complètement sur le cul. Comment sait-elle.. ? Entend-elle aussi... ?

***Vous êtes faits de la même fibre...***

*Ouaip, on est tous les deux marteaux.*

***C'est moi qui vous ai rendus ainsi...***

*Merci !*

Je la rattrape et prends sa main.

– Regarde, Marie, le ciel, l'horizon, la terre, tout se confond dans le crépuscule, c'est l'obscur-clair.

Nos regards se croisent, hésitent, se mélangent. Vacillent et attendent.

*Putain de ville de pacotille, si jamais tu n'es pas seulement dans ma tête, là c'est le moment de balancer dans celle de Marie un de tes trucs poétiques pour lui faire comprendre que je...*

***Tais-toi.***

Je l'attire à moi, nos lèvres se rencontrent. Caresse éphémère.

***Je ne vous retiens pas. Je ne vous tiens pas responsables.***

Je regarde la ville avec de nouveaux yeux.

*Qu'avons-nous fait de toi ? Nous t'avons enlaidie d'ignobles protubérances, stations-service, usines, entrepôts, appendices désormais morts et inutiles, dont les générations futures ignoreront la raison d'être. Verrues à exciser.*

***Je peux encore enfanter...***

*Ne vaut-il pas mieux t'arrêter là ? Pourquoi ne cèdes-tu pas, une bonne fois pour toutes, ton combat contre la nature ? Sans nous pour t'entretenir, tu n'es rien...*

***Ne suis-je pas ton foyer ?***

*Si. Ta carcasse abrite la femme que j'aime et auprès de laquelle j'ai décidé de rester.*

– On va devoir dormir à la belle étoile, murmure Marie. Enfin, façon de parler, comme au temps où on les voyait encore...

Elle lève les yeux vers l'amas nuageux qui descend jusqu'à noyer le sommet des tours de l'ancien quartier d'affaires. À la dérobée, je détaille son corps athlétique. Dans le temps, sa tenue de flic ne mettait vraiment pas son physique nerveux en valeur. Son ancienne coiffure stricte a cédé la place à une queue de cheval nouée à l'arrache. Ce petit côté sauvage lui va bien.

Dans ce qui fut un square, nous jetons notre dévolu. Elle balance son sac à dos à terre et s'assied.

Marie installe son sac en oreiller avant de se caler en chien de fusil. Je m'allonge sur le dos à ses côtés.

– Allez, on pionce, commande-t-elle. Demain, on repart à l'aube.

Je viens me coller contre elle. Elle ne bouge plus. J'entends le rythme plus lourd de sa respiration. Elle prend soudain ma main.

*Étrange, la vie...* me dis-je en cherchant le sommeil. Il nous a fallu un désastre pour nous rejoindre. Marie a déjà trouvé la paix, sa respiration est devenue ample et régulière. Je caresse ses cheveux.

*Ville... qu'est-ce que tu peux encore enfanter ?*

***De l'amour...***

\*\*\*

Un dernier regard vers ma ville.

*Tu m'as vue naître, grandir et accoucher, je t'ai vue croître, tomber et enfanter. Mais tu ne m'as pas rendu Charlie, comme tu me l'avais promis...*

***Je n'avais pas prêté serment.***

*Tu joues sur les mots !*

***C'est tout ce qu'il me reste.***

L'aube pose ses roses sur les nuages. Elle apporte un vent frais qui s'engouffre sous ma veste et joue dans mes cheveux. Quel délice... Entre les murs de la ville, il ne nous parvenait pas avec cette intensité prometteuse de nouveaux souffles, de nouveaux lendemains.

*Un bonheur simple que j'avais oublié à force de vivre dans ton giron de béton.*



*C'est sous mes ailes de ciment que tu as donné le jour à ton fils et rencontré Servan...*

*Tu me trouves ingrante ?*

Pour toute réponse, un grincement au loin. Un chuchotement qui se perd dans la brise. Puis le frottement se fait plus métallique. Un son incongru dans ce paysage rendu à la seule nature. Je suspends mes pas. La cadence se dessine, familière. Mes sens m'abusent, c'est impossible !

- Servan !
- Quoi ?
- Tu entends ?

Le roulement gonfle et approche derrière nous. Plus aucun doute n'est permis. Nos regards s'entrecroisent, médusés.

Je me retourne, le soleil levant m'éblouit. La main en visière, je vois la silhouette grise, métallique et carrée se découper entre les jaunes orangés. Je me jette loin des rails.

La machine ralentit, une porte s'ouvre, une main se tend. Aussitôt, Servan et moi courons le long de la voie. La tête du convoi nous dépasse, son souffle me faisant tituber. Une voix derrière moi se noie dans le grondement de la ferraille. Je lève le bras, guette la porte ouverte. La main apparaît, j'attrape le poignet, des doigts se referment sur le mien. Je saute, en même temps je suis tirée vers le haut. Mes mollets heurtent le marchepied, mes genoux cognent le sol du wagon. Servan atterrit sur mes jambes de tout son poids.

Nous échangeons un regard éberlué, où brillent nos émerveillements d'enfants, avant de le diriger vers la main qui nous a fait monter. L'homme est massif, son rire aussi.

- Vous, z'avez jamais vu d'locomotive rouler...
- Nous n'avons rien vu fonctionner...
- ... depuis l'Effondrement.

Je hoche la tête, un peu confuse, tandis que Servan dévisage notre apparition fantasmagorique, entre crainte et espoir, ne sachant s'il faut y croire.

Le bonhomme éclate d'un nouveau rire caverneux.

– M'regardez pas comme ça, j'suis bien réel !

Il nous tend une bouteille en verre, Servan en boit une longue rasade. J'ai beau me désaltérer à mon tour, ma langue reste sèche.

Le gaillard nous apprend qu'il vient de la ville que nous cherchons. Cela ne fait que quelques mois qu'ils ont suffisamment de surplus d'énergie pour faire rouler cette antiquité. Ils en sont à leur troisième voyage. Jusque-là, ils ont atteint une ville complètement déserte et deux autres dont ils ont ramené la quasi-totalité de la population. C'est pourquoi ils ne se sont pas arrêtés cette fois à la nôtre, faute de place dans ce convoi. Je mesure notre chance...

Servan est avide de détails sur cette ville. J'écoute l'homme parler des mesures de transition pré-Effondrement, puis mon regard se perd dans le paysage qui défile. Je n'avais pas contemplé ça depuis si longtemps... Sur les plaines d'herbes sèches se dessine le visage de Charlie. Charlie, mon fils, que je vais bientôt retrouver... ou perdre à jamais ?

***Et moi, Marie, me reverras-tu ?***

*Je l'ignore. Pour le moment, je vais à la rencontre d'une autre...*

Le silence se perd à l'horizon.

\*\*\*

Les terres brunes et sèches deviennent floues. J'ai l'impression de contempler un banc de laminaires ondulant sous la houle. J'avais complètement oublié la sensation que procure la

vitesse. Je regarde mon amour ensoleillé. Elle a les yeux rivés sur le futur.

*Tu pars sans même regarder en arrière...*

Je me retourne. Au loin, l'amas gris de la ville est ramassé comme un vieux matou assoupi.

*Même vue de loin, tu es moche... Tu voudrais que je te regrette ?*

*Va... Je m'estompe au rythme de ton ingratitude. Mais n'oublie pas : les émeraudes les plus brillantes sont toujours recouvertes d'une gangue de boue.*

La voix s'est tue. Je ne sais pas encore si c'est un soulagement ou un manque.

Le train grimpe une longue colline. Quelques rogatons d'arbres commencent à apparaître, des sapinettes.

Qu'est-ce qu'elle a voulu dire avec ses émeraudes ? Que les villes étaient les joyaux des civilisations ? Babylone, Rome ou Alexandrie étaient considérées en leur temps comme des cités-mères, parures que les Hommes s'évertuaient à embellir de leur sang et de leurs os. Puis les rivières de diamants ont fini par se tarir, et les diamants ont cessé de briller. Les mégapoles ne sont plus que des tumeurs, hérissées de tours branlantes, ébouriffées d'antennes malfaisantes, rongées de tunnels délétères, gangrenées d'artères de bitumes. Nous avons joué aux démiurges en les modelant sans nous soucier de leurs racines. Peut-on les retrouver ? En planter de nouvelles ?

*Je reviendrai.*

\*\*\*

Les abords de la nouvelle ville se dessinent. À côté de blocs feuillus, sous lesquels je devine des constructions avalées par la

nature, les maisons de la dernière décennie ont toutes été blanchies, parées de végétations et percées de larges ouvertures. Lierre, vignes et roses se disputent les façades tandis que les toits s'ornent d'arbustes.

Le train file. La terre ocre se meurt pour céder sa place à la vie. De larges bandes plus claires laissent deviner d'anciennes routes ; seule une ligne de goudron fine subsiste, cheminant à travers la verdure indomptée. Les habitations se multiplient, les pavés digérés se raréfient, la cité s'impose. Les premiers immeubles s'élancent, enlacés de plantes grimpantes qui les aiguillonnent vers le ciel. Une allée de dalles, bordée d'arbres fruitiers, serpente entre les édifices, quand tout le sol restant est meublé de buissons. Des ponts de bois vivant, aux branches fleuries, relient les bâtiments.

J'inspire longuement. L'air est vif et pur. Toutes ces plantes l'ont nettoyé.

Du vert. Du vert partout.

Un filet bleu !

– Servan ! Un ruisseau ! Et là, encore un autre !

– Et ici ! Un bassin !

– C'est carrément un étang, oui !

– Putain, mais c'est tout un marais, là !

Cette ville se souvient de nouveau de ses cours d'eau...

*J'ai demandé quelques sacrifices...*

*Tu... tu me parles !*

*Ne fais pas ton étonnée, je sais que tu m'entends...*

*Que...*

*Peu importe. Contemple. Ne me juge pas. J'ai dû perdre quelques bourrelets pour retrouver mes courbes.*

Je vois maintenant ! Des quartiers entiers ont dû être détruits pour rendre leur place aux poumons et artères de la ville.

*Tu t'es retrouvée...*

***Eux aussi, ils se sont retrouvés.***

Notre allure ralentit. J'attrape la poignée près de la porte et me penche dans l'air. Sur la route, deux vélos se croisent. Le premier semble tout droit sorti du début du siècle alors que le second a été augmenté d'une grande coque, offrant un toit à son conducteur et un abri pour ses deux passagers à l'arrière.

Nous nous approchons du cœur de la ville, les buildings se resserrent. Seules quelques constructions récentes ont été percées d'arcades. Chaque centimètre de béton et de pierre baigné de soleil a été recouvert de potager, verger, serre. Quelles sont ces matières qui laissent passer la lumière ? De simples vitres ou des biotextiles dont les journaux relataient les balbutiements à la fin de la décennie précédente ? Nous frôlons une tour aux parois translucides abritant des arbres et palmiers hauts de dizaines de mètres.

Nous enjambons, grâce au pont romain, le fleuve qui a perdu sa gaine de béton et retrouvé ses berges de sable et de boue d'antan. Les yeux piquant d'admiration et d'espoir, je contemple le mariage de la nature et de la main humaine, les places de terre battue abritées par les saules pleureurs, les allées pavées ombragées de treillis, les cascades à trois étages dévalant les façades des grands bâtiments.

*Comment... comment est-ce possible ?*

***As-tu réellement besoin d'explications ? Est-ce une réalité plus ardue à concevoir que l'apocalypse que tu as traversée ?***

Je dois bien admettre que non. Mais la simplicité est désarmante quand on a longtemps cru l'enfer éternel.

***Tu réapprendras...***

*Tu m'y aideras ?*

***Oui.***

*Donne-moi ta parole.*

## ***Je t'y aiderai.***

\*\*\*

Les rails rugissent sous les freins de la locomotive. L'histoire de notre vie, à Marie et moi. Deux rails qui suivent la même direction sans jamais se croiser. Jusqu'ici.

Un dernier jet de vapeur et le train s'immobilise dans ce que nous appelions autrefois une gare. Maintenant, c'est une jungle composite. Des rameaux de chèvrefeuille dévorent les murs, des fougères envahissent le hall, la verrière du toit abrite des broméliacées et des piafs multicolores qui s'égosillent.

– Quel foutoir !

L'homme du wagon me regarde sans cacher son amusement.

– Le *foutoir*, c'était avant.

### ***Tu ne me trouves pas belle ?***

*Putain de bordel de merde ! Je ne vais pas entendre des voix ici aussi ?*

### ***Juste une...***

*Ne fais pas ta maligne ! Toutes les villes rendent-elles donc fou ?*

L'Effondrement a rendu tout le monde cinglé !

Marie saute sur le quai et me ramène à la réalité. Je la rejoins. Elle se cramponne à mon bras. Trop fort. Je comprends. Elle s'accroche à un espoir si ténu... De toutes ses forces. Je la prends par les épaules. Elle a les yeux enflammés.

– Servan...

Je ne pense qu'à notre étreinte de la veille, mais dans ses prunelles se mélangent le feu d'artifice allumé par notre passion et la chandelle vacillante de l'amour pour son fils.

– Tiens bon, Marie, on y est presque.

Un type en bleu de travail finit par rompre l'enchantement. Il se campe devant Marie avec de gros yeux, la détaille de pied en cap, plaque une main sur sa bouche hébétée, puis s'exclame :

– Ma parole ! Mais ! Vous êtes... oui, vous êtes la mère de l'Archi !

Je n'en crois pas mes oreilles. Ce n'est même pas une question. C'est un miracle. Un putain de miracle dans ce putain d'enfer de...

*Ici, ça n'a jamais été l'Enf...*

*Ta gueule, tu te rappelles ?*

Reprends tes esprits, Servan. Les miracles, ça n'existe pas. C'est toi-même qui pensais le trouver là. Et de ce que tu te souviens, Charlie est le portrait craché de sa mère.

Marie est muette de stupéfaction.

– Dire qu'il vous croyait morte ! Ça va lui faire un de ces chocs... Suivez-moi !

C'est trop beau pour être vrai. Si rapide, si simple... Marie est devenue blême, ses jambes se dérobent. Ma Marie, d'habitude si forte... C'est à moi de l'être pour elle, cette fois.

Notre guide improvisé nous fait sortir de la gare, hébétés.

– Où est mon fils ? se reprend soudain Marie.

– Vous le verrez ce soir, il est aux Puits de la Combe avec les Façonneurs.

– C’est où ?

– Désolé, je ne peux pas vous y amener tout de suite. Ils sont en pleine opération délicate. Je suis sincèrement navré, mais ça mettrait l’équipe en danger.

Marie est sur le point de s’enflammer, mais je la calme d’une pression sur l’épaule et demande :

– Où nous emmenez-vous ?

– Vous allez manger un morceau et faire un brin de toilette.

Je regarde Marie. Elle est couverte de poussière. Je ne dois pas être plus reluisant.

– Ça te fera du bien, Marie. Allez, viens.

– N’hésitez pas à cueillir ce que vous voulez sur votre passage.

Nous ne savons plus où donner du regard. La ville est un verger. Un havre de paix. Calme et silencieux. Les routes dégoudronnées, partiellement pavées, ont laissé place aux jardins, squares et pavillons, où des groupes travaillent la terre, chantent, dansent, méditent, débattent. Des boutiques sont devenues des espaces de vie commune. Leur mode de fonctionnement me rappelle celui de la troupe de joyeux barbus du Jardin des Plantes de Marie. Si ce n’est qu’ici, tout est beaucoup plus beau et apaisé. Ils s’y sont pris à temps.

Notre guide nous montre ce qu’il appelle la bibliosphère. Une étrange construction circulaire, de bois et de verre. Nous la traversons ; il y a un arbre au centre de l’édifice ! Un putain d’*arbre* au beau *milieu* d’un putain de *bâtiment* ! Les étagères qui soutiennent les ouvrages sont posées à même les larges branches du gigantesque marronnier.



- Comment est-ce possible ?
- Nous nous sommes adaptés au vivant.

*J'ai muté, je me suis adaptée, contrairement à votre vieille amie qui n'a pas su le faire.*

- Elle n'a pas *pu*, surtout !

L'homme me perce du regard.

- Pardon ?
- Hum... rien...

*Merde, tout le monde ne peut pas les entendre, c'est quoi ce délire ?*

- Il est temps de vous restaurer, reprend le type.
- C'est pas de refus.

Nous arrivons dans un hôtel aménagé en cuisine communautaire. Le gars nous explique que la conservation des denrées se fait avec des jarres, des linges, du sable et de l'eau. Je décroche, je suis inquiet pour Marie qui n'a pas retrouvé ses couleurs et en plus j'ai la dalle.

Il finit par nous faire asseoir sur un banc devant une table puis nous sert du chou braisé et un gâteau de châtaigne.

- Mange, Marie, ne serait-ce qu'un petit morceau, allez...

Elle croque dans la pâtisserie, hume les légumes, retrouve du rose aux joues. Rassuré, je bâfre comme si ma vie en dépendait. Faut reconnaître que c'est bon. Bien meilleur que ce que j'ai pu avaler ces dernières années. Notre guide repasse nous voir à la fin de nos agapes.

– Et maintenant, vous allez pouvoir vous détendre, j’ai demandé à ce qu’on vous prépare un bain.

– Merci beaucoup.

Une femme nous conduit à l’étage et nous ouvre une pièce embuée, baignant dans une luminosité aveuglante. La fenêtre au sud a visiblement été agrandie comme toutes les ouvertures que j’ai pu voir côté sud dans les rues. Le soleil nous crame à travers, j’ironise sur la fournaise que ça doit être en été. Elle me rétorque qu’aux mois les plus chauds, le soleil passe au-dessus des toits bien isolés par la végétation, et que les habitations restent fraîches. Au sol, les tomettes sont tièdes ; elles garderont probablement la chaleur pour les jours de pluie ou même l’hiver. Un hiver qui est de plus en plus rigoureux. Les écarts de température sont devenus déments.

Notre hôte sort de grosses pierres apparemment brûlantes d’une baignoire fumante, puis nous donne un gros pain de savon noir et des serviettes de chanvre avant de s’en retourner.

– Marie, tu veux y aller en premier ?

Elle lève ses yeux vers moi. Enlève sa veste. Son T-shirt. Son pantalon. Ses sous-vêtements.

– Marie...

Son regard me trouble bien plus que sa nudité.

Elle défait ma ceinture. Puis entre dans le bain.

Je me déshabille à mon tour, maladroitement. Elle rit, je pose un pied dans l’eau, elle encercle mon ventre de ses bras et m’attire à elle.

\*\*\*

Dans la rue principale, couverte d'arcades métalliques et végétales, une troupe de travailleurs marche sous le crépuscule violacé. À leur tête, un homme grand et musclé, des cheveux blonds en bataille, une démarche féline.

Les yeux me piquent, je lâche la main de Servan et cours vers Charlie. Lui saute au cou.

– Maman ?

Mes larmes coulent sur ses épaules. Ses mains se referment dans mon dos. Le rêve éveillé prend corps et réalité. Le cauchemar est fini.

Alors que nous remontons l'avenue, nous achevons une longue heure d'explications sur le jour de notre séparation, les années qui ont suivi et leur lot de recherches infructueuses.

Il me conduit à une petite place de terre battue, un pavillon en son centre. Nous nous asseyons au milieu sur un banc.

L'endroit est sombre, et je me demande si nous ne ferions pas mieux de rentrer dans une maison, quand des taches s'allument une à une. Des lucioles.

***Une belle façon de m'éclairer, n'est-ce pas ? Et ils ne volent pas la vedette aux étoiles !***

– Charlie, tout ça... fais-je en promenant ma main tout autour. Comment avez-vous pu ?

Servan apparaît au fond de l'allée et s'arrête. Je lui fais signe d'approcher et le présente à Charlie. Ils se serrent la main, Servan s'assied à côté de moi et je glisse mon bras sous le sien.

Mon fils nous raconte comment il est arrivé là en plein Effondrement. La crise a été foudroyante. La transition n'était pas achevée, et les habitants ont paniqué devant l'arrêt brutal de l'approvisionnement et la coupure générale d'électricité. Mais ils

n'ont pas fui. Rapidement, le plan d'action de la municipalité, prévu de longue date, a été déclenché. Les citoyens se sont regroupés pour achever la transformation de la ville, que seule la nécessité pouvait accélérer. Les exilés des communes adjacentes ont commencé à affluer. La cité a frôlé la guerre civile : certains habitants craignaient la surpopulation et la famine, d'autres refusaient de renvoyer les réfugiés à un avenir incertain. Les arrivants ont finalement été logés dans les bureaux et commerces, et ont participé à la transfiguration de la ville.

– Et pendant que vous faisiez pousser des fleurs, des gens crevaient ailleurs ! lance Servan, amer.

– On s'en doutait, Servan, rétorque Charlie avec rudesse, et on a envoyé des expéditions, mais à pattes, on n'a pas pu aller bien loin ! Et avant l'Effondrement, les gens d'ici ont sillonné le pays pour faire des conférences sur nos initiatives ! Tu n'en avais jamais entendu parler ?

Je stoppe le débat. Se balancer des reproches ne va pas changer les choses. Il ne nous reste qu'à réparer nos erreurs et construire nos avenir.

– Je dois retourner là-bas, Marie, m'annonce Servan. Prévenir les gens.

Son regard me supplie de l'accompagner. Il brille d'une lueur de promesse.

Charlie reprend :

– Maman, je ne vais pas rester ici non plus. J'ai achevé ma tâche dans cette cité, et surtout, nos ingénieurs météo nous confirment les prévisions climatiques. Les températures vont continuer de grimper, le niveau de la mer de monter, les

cyclones d'être de plus en plus dévastateurs, les pluies acides de...

– On saisit le tableau, l'interrompt Servan. Où veux-tu en venir ?

– Cette région va bientôt devenir inhabitable.

– Comment ça, bientôt ? demandai-je.

– Deux ou trois décennies tout au plus, peut-être seulement quelques années.

– C'est pas vrai...

– Mais on a arrêté de polluer et toutes ces conneries ! s'insurge Servan.

– On ne stoppe malheureusement pas comme ça la machine une fois qu'elle est lancée... rétorque Charlie.

Je prends ma tête entre mes mains. Servan me caresse les cheveux.

– Quand cet enfer va-t-il s'arrêter ? maugrée-t-il.

– Il faut monter au Nord. Tout recommencer.

– Migrer, fonder des villes, bâtir... dit Servan.

Nos regards s'entrelacent.

– C'est l'histoire de l'humanité, conclus-je.

***Vous... nous abandonnez ?***

*Nous vous réinventons. Une ville, ce n'est pas une ossature de ciment ou de bois et des artères végétales ou bétonnées. C'est une population, un état d'esprit, des voix qui se rejoignent pour n'en faire qu'une.*

Comme nos doigts qui s'entremêlent. Volontaires. Amoureux. Aventuriers.